

de l'inscription, sa chronologie peut s'étendre jusqu'au III-e s. après J.-C. Parmi les monuments religieux provenant des fouilles de Mr. B., les suivants méritent à être remarqués à cause de la rareté des exemplaires de ce genre, ou de l'art provincial danubien : la statuette de bronze de Mithra (fig. 38) et le fragment de bas-relief avec l'un des mythes d'Hercule (fig. 35). Le fragment de bas-relief de Bâile Herculane (Ad Mediam romaine) (fig. 32), ne représente en aucun cas une divinité fluviale régionale (p. 33). La représentation de la déesse avec les cornes de la lune sur la tête, le taureau, ainsi que les éléments du zodiaque qui semblent avoir été gravés autour du médaillon, nous font incliner vers une divinité de caractère syncrétiste (la Lune — Diane — Hécate), l'autel du tribun Lupus, dédié à Jupiter Cohortalis, daté d'après l'évacuation de la Dacie (fig. 34) est un précieux document affirmant le maintien de la domination romaine au Nord du Danube même après son abandon officiel sous Aurélien. Parmi les monuments funéraires citons les emblèmes de la pierre tombale de Laudicia Sura (p. 44) et une inscription attestant l'existence d'un collège d'augustales à Drobeta, dont *Marcus Minicius Simphorus* a fait partie (fig. 35).

Quoique mal conservée, la tête de bronze doré trouvée dans un bassin des thermes (p. 36 et fig. 54) semble représenter l'une des impératrices romaines, de la première moitié du III-e s. après J.-C.

Au point de vue fiscal et douanier, la plaque de marbre dédiée à Septime Sévère et à ses fils, analysée d'une façon plus détaillée, pourrait apporter une contribution plus importante (p. 37).

Sur la céramique du groupe *terra sigillata* (p. 39 et suiv.) il y a quelques réserves à faire. La technique des vases et la gaucherie des figures en relief (cf. les planches) nous indiquent une fabrication locale qui essaie d'imiter les célèbres ateliers qui ont produit cette sorte de marchandise en Gaule et en Italie. L'identification de certains symboles mithriaques : le taureau, le coq, le serpent, le palmier, etc. sur certains fragments de ces vases n'est pas certaine (p. 39). Nous avons affaire à de simples éléments décoratifs.

La partie finale et la plus importante de l'étude de Mr. B. est formée par la description des thermes romains découverts en 1935 et 1936 (pp. 40—46). Ils comprenaient les bains proprement dits, situés sous l'escarpement du Danube et une palestra située sur le plateau. Cette description est illustrée par trois plans relevés par l'architecte Lupu. Les éléments composant ces thermes sont les éléments communs aux bains romains qui fonctionnaient dans les camps fortifiés. En ce qui concerne les différentes époques où ils ont subi des transformations, il est difficile de les préciser en se basant seulement sur des observations topographiques.

L'étude de Mr. B. est un résumé succinct des fouilles et des découvertes archéologiques personnelles faites à Drobeta. Si l'auteur lui avait donné un plus grand développement, en insistant sur les éléments provenant des découvertes, il aurait pu mettre en discussion un matériel historique encore plus intéressant. Comme moyen d'information rapide à l'usage des investigateurs étrangers, il reste, pour le moment, le seul guide pour la connaissance de Drobeta.

D. Tudor

TRAIAN IONESCU NIȘCOV, *La tradition cyrillo-méthodienne dans l'histoire des Slaves de l'Ouest* (L'Institut de recherches du Sud-Est européen). Bucarest 1941, 32 p.

Cette étude représente le sujet d'une conférence faite par l'auteur à l'Institut d'études sud-est européennes. Dans un intéressant exposé, il a réussi à nous présenter de façon assez complète tout le problème cyrillo-méthodien dans l'histoire des Slaves de l'Ouest.

À l'appui de deux des plus anciens chroniqueurs slaves, le Russe Nestor et le Tchèque Cosma, l'auteur nous présente l'orientation vers Byzance des Slaves de l'Est et vers l'Occident des Slaves de l'Ouest. Ce fait fut déterminé par divers éléments d'ordre géopolitique. Nous ne pouvons cependant souscrire complètement à l'affirmation de Mr. Nişcov, lorsqu'il prétend que les Polonais, les Bulgares et les Serbo-Croates ont eu, tout le long de l'histoire, une situation inférieure. Un spécialiste des problèmes liés à l'espace balkanique et à l'Europe orientale n'aurait pas affirmé cela.

Situés, en quelque sorte, au carrefour de deux mondes, au croisement de deux cultures, les Slaves de l'Ouest ont été gagnés par la culture occidentale, sous sa forme catholique et latine. Cependant, une seule fois, mais non pas au début du Moyen-Âge comme l'affirme Mr. Nişcov, mais bien plus tard, vers la moitié du IX-e siècle, une partie des Slaves de l'Ouest a adopté pour quelque temps les dogmes orientaux.

En analysant les circonstances qui ont provoqué la conversion au christianisme des Slaves, l'auteur fait une brève incursion dans la plus ancienne histoire des régions tchéco-moraves, là où ont passé les Boïens et les Marcomans et où se sont définitivement établis les Slaves dans la première moitié du VI-e s. L'auteur nous parle de cette population slave païenne et nous explique clairement la formation du premier noyau politique sous Samo, ce marchand franc qui réussit en luttant contre les Avars, à fonder vers 623—24 un grand empire. Lorsque Mr. Nişcov affirme que le centre de cet empire aurait été la Bohême, il est un peu trop catégorique. Il est seulement probable que le noyau autour duquel s'est consolidé ce grand organisme politique ait été la Bohême. D'autre part, Mr. Nişcov oublie de nous rappeler l'autre aspect de la question : la lutte de Samo avec les Francs de Dagobert, qu'il vainquit en 631 à Wozastisburg. Il fut ainsi en mesure d'assurer l'indépendance de l'état nouvellement créé. (cf. Václav Novotný, *České dějiny*, Doba stará, II, Od vystoupení Slovanů do Přemysla I dans *Československá Vlastivěda* sv. IV, dějiny, Praha, 1932, p. 23).

Après la mort de Samo (658—659), son empire se démembra. Ce n'est qu'au IX-e siècle que les Slaves de Moravie réussirent à fonder un état plus durable, l'empire de la Grande Moravie, sous Mohimír (830). C'était au moment où le christianisme occidental commençait à pénétrer dans les pays tchèques.

En 845, 14 princes tchèques reçurent le baptême à Regensburg, à la cour de Louis le Germanique, tandis qu'en Slovaquie, Pribina avait élevé, en 832, à Nitra, la première église chrétienne de cette région. Le successeur de Mohimír, Rastislav, voyant l'existence même de l'état menacée par l'expansion franque, et tenant compte du fait que les missionnaires allemands ne connaissaient pas la langue slave, et ne pouvaient être par conséquent compris des indigènes, se dirigea vers Byzance.

En traitant cette question, Mr. Nişcov, commet de nouveau une erreur. On ne sait pas si l'alliance entre Louis le Germanique et les Bulgares de Boris a été conclue exactement en 863 (p. 11) ou probablement en 862 (Cf. A. Decei, *Români în sec. IX—XVII în lumina izvoarelor armeneşti* (Les Roumains du IX-e au XIII-e

siècle à la lumière des sources arméniennes), Bucarest 1939, p. 65), ou en 864 (I. Nistor, *Bulgarii dincolo de Dunăre și în Dacia* (Les Bulgares au-delà du Danube et en Dacie) dans *Revista Istorică*, XXVII, No. 1—12, p. 95, où cependant l'auteur affirme d'une façon erronée que le traité d'alliance bulgaro-franque était dirigé contre Mohimir. De fait Mohimir était mort en 846 (cf. V. Novotný, *ouvr. cit.*, p. 24). Le traité était dirigé contre Rastislav. En tout cas, l'année de l'alliance bulgaro-franque reste incertaine.

En analysant les motifs qui ont poussé Rastislav à se diriger vers Byzance, Mr. Nišcov dit avec raison qu'en ce qui concerne ce problème, nous en sommes réduits à des simples conjectures. Il semble cependant que l'on doive chercher l'explication de cette orientation dans une interpénétration des motifs d'ordre politique et d'ordre religieux. (Fort intéressantes les notes de Mr. Nišcov, p. 12, où il nous expose les opinions de quelques philologues slaves et de quelques byzantinologues réputés tels que Miloš Weingart, Al. Brückner, Fr. Dvorník et Fr. Pastrnek).

A la demande de Rastislav, l'empereur Michel II envoya en 863 en Moravie les frères Constantin et Méthode, originaires des environs de Salonique, qui avaient déployé auparavant une intense activité missionnaire chez les Arabes de l'Asie Mineure et chez les Khazares de la Russie du Sud. Au début, ils rencontrèrent des obstacles à leur activité en Moravie. Après 40 mois d'apostolat, Constantin, ainsi que Méthode, ce que Mr. Nišcov semble ignorer, partirent chez Chocel, le fils de Pribina, en Pannonie et non en Slovaquie, comme le croit Mr. Nišcov (p. 14) (Voyez K. Grot, *Moravijska i Mad'arijska polovina IX-ogo do našega X-ogo veku*, St. Petersburg 1881, p. 14; Ljubor Niederle, *Slovanské starožitnosti*, sv. II, Praha 1906, p. 55 ss.; Václav Chaloupecký, *Staré Slovensko*, Bratislava 1923, p. 291; A. Petrov, *Drevněšija gramoty po istorii Karpatorusskoj cerkvi i ierarhij*, 1391—1498 g. Praha 1930, p. 4. Cf. aussi V. Novotný, *ouvr. cit.*, p. 24, en ce qui concerne le renvoi de Pribina de Moravie par Mohimir.

Vers la fin de l'année 867, les deux apôtres sont signalés à Venise et, en 868, ils arrivent à Rome, à la demande du pape Nicolas I. C'est ici que Constantin fut sacré évêque par le pape Hadrien II. Il reçut dans l'église de St. Clément le nom de Cyrille, mais il tomba malade et mourut l'année suivante.

En 870 Méthode fut aussi sacré évêque. Il revint ensuite en Moravie, mais les événements de cette contrée (le détronement de Rastislav par Svatopluk) firent tomber Méthode entre les mains des évêques francs. A la suite de l'intervention du Pape Jean VIII, il fut élibéré et rétabli dans ses droits. Jean VIII abolit pourtant le privilège, accordé par son prédécesseur, de se servir de la langue slave dans l'église. Méthode eut à lutter à la fois avec le Saint-Siège et avec Svatopluk qui menait une vie immorale. Des discussions eurent lieu autour du dogme *filiouque*. Il faut ajouter à tout cela la haine des prêtres allemands. Méthode fut appelé à Rome pour se justifier. Il réussit à y obtenir en 880, l'autorisation du pape de célébrer la messe en slave et sa confirmation comme évêque de Moravie (plus exactement comme archevêque de la Moravo-Pannonie). Mais — ce doit Mr. Nišcov ne parle pas — dans la bulle du pape Jean VIII de 880 (*Industriae tuae*), comme une réponse à l'attitude de Svatopluk, on indique la possibilité que la messe soit officée aussi en latin : „Et si tibi et iudicibus tuis placet, missas Latina lingua magis audire praecifimus, ut Latinae missorum tibi sollemnia celebrentur". (La bulle chez Tr. Pastrnek, *Dějiny slovanských-apostolů*, Praha 1902, n. 25).

Nous devons en chercher l'explication, non seulement dans le fait que les Moraves ne comprenaient pas l'ancienne langue ecclésiastique slave, mais dans l'orientation francophile de la politique extérieure de Svatopluk, politique qui, amena la suppression de l'ancienne langue ecclésiastique slave à la cour morave après la mort de Méthode, en 885. (Voyez Miloš Weingart, *O politických a sociálních složkách v starších dějinách spisovnických pazuků slovanských zviděště církevněslovanského*, dans *Z dějin východní Evropy a Slovanstva*, *Storník věnovaný Jaroslavu Bidlovi. K šedesátým narozeninám*. V. Praze, 1928, p. 172).

A cette même date, Svatopluk se soumit à la bulle du pape Etienne II, qui interdisait de nouveau l'emploi du slave dans l'église. Les disciples de Méthode furent chassés de Moravie. En ce qui concerne la Bohême, le prince tchèque Bořivoj reçut lui aussi le baptême, d'après la légende à Velehrad, des mains de Méthode, à peu près 20 ans après l'arrivée des deux apôtres en Moravie. Sa femme, Ludmila, aurait été baptisée en même temps que lui, d'après ce qu'affirme le chroniqueur tchèque du XII-e siècle, Cosme de Prague. L'année pendant laquelle Bořivoj et Ludmila ont été baptisés d'après le rite oriental, est encore discutée. Gelasius Dobner situe cet événement en 890; Joseph Dobrovský entre 887 et 890; Pavel Josef Šafařík en 871; František Palacký entre 873 et 874; Václav Novotný entre 880 et 885. (Voyez Nišcov, p. 23 n. 1). Mr. Nišcov aurait dû rappeler, pour que les indications qu'il nous donne fussent plus complètes, qu'Ernest Denis dans *Huss et la guerre des Hussites*, Paris 1930, p. 5 n. 3, donne l'année 871; H. Jelinek, *Histoire de la littérature tchèque des origines à 1850*, Paris 1930, p. 8, donne 871. Cependant on ne peut arriver à une date précise, même en mentionnant ces auteurs. (Voyez H. Jelinek, *ouvr. cit.*, p. 3 et n. 1 et Frank Wollmann, *Stočenost Slovanů* dans *Slované, Kulturní obraz slovanského světa*, Díl II, Praha 1928, p. 13).

C'est avec l'expulsion des missionnaires slaves de Moravie que prit fin l'épisode historique, par lequel les dogmes et la tradition de l'église orientale furent transférés au milieu des Slaves de l'Ouest (Nišcov, p. 16). C'est ici que se termine la partie historique de l'exposé de Mr. Nišcov. L'auteur passe ensuite à la deuxième partie de son étude dans laquelle il s'occupe de l'influence de l'enseignement des deux apôtres slaves sur la vie et l'histoire des Slaves de l'Ouest.

La christianisation de la Grande Moravie constitue la première manifestation de solidarité culturelle slave. Les missionnaires traduisirent la Bible dans leur dialecte slavons (et non slovène, comme le prétend Mr. Nišcov pp. 17—18, ce qui est tout autre chose) et réussirent à se faire comprendre par les Slaves de l'Ouest, ce qui montre la proche parenté entre la langue des Slaves de Moravie et de Bohême et la langue de ceux de la Macédoine. C'est à l'emploi de la langue slave que sera lié le principe de la nationalisation du service divin, par l'adoption de la langue nationale comme langue liturgique, principe pour lequel Cyrille avait lutté en 867 à Venise (Nišcov, p. 19). C'est ce qui provoquera plus tard d'innombrables combats et demandera de grands sacrifices pour sa réalisation, surtout à l'époque du mouvement hussite. A cause de certaines ressemblances entre la doctrine des Saints Cyrille et Méthode et celle de Jean Huss, on a cherché un lien de continuité entre elles. Les discussions avec Rome ont déterminé chez les Hussites une orientation vers Byzance. Ils essayèrent, sans succès d'ailleurs, à s'unir à l'église d'Orient. Pour cette question, Mr. Nišcov cite seulement T. G. Masaryk, *Česká otázka*, Praha 1908, p. 172. Il s'agit,

comme on le sait, de la mission de Petrus Payneus Anglicus en 1450—1452 auprès de l'empereur byzantin Constantin XI Paléologue et du patriarche Génadius Scholarios, pour préparer l'union des utraquistes tchèques avec l'église orthodoxe. (Je me permets d'y mentionner une étude plus détaillée et accompagnée d'une bibliographie complète de la question „Tchèques et Roumains du XIII-e au XVI-e siècle” que je viens de finir et qui va paraître prochainement dans la Bibliothèque historique de l'Institut d'Histoire Nationale, Cluj-Sibiu). Les frères bohémiens Lukáš Pražský et Martin Kabátník prirent aussi en 1491, le chemin de l'Orient — ce que Mr. Nišcov ignore —. Deux autres frères, Kašpar Braniborský et Mareš Kokovec les suivirent dans cette voie. (Voyez Iohann Blanoslav, *Summa quaedam brevissima*, ap. Jaroslav Goll, *Quellen und Untersuchungen* I, pp. 121—124). La liaison entre le cyrillo-méthodisme et la doctrine de Huss fut aussi recherchée par le chroniqueur utraquiste Bilejovsky (1537), par le néo-utraquiste Pavel Stransky (1582—1657), par le pédagogue bien connu Jean Amos Komenský, membre de l'Union fraternelle et par son contemporain Bohuslav Balbin (1621—1688). L'idée de la relation avec l'époque cyrillo-méthodienne a compté des adhérents surtout au XVII-e siècle (Voyez, pour plus de détails, Nišcov, pp. 20—22 et la note 1).

Mr. Nišcov étudie aussi un autre problème, à savoir dans quelle mesure le christianisme prêché par Méthode, s'est répandu parmi les Slaves de l'Ouest. En Moravie, il n'y a pas de doute possible : la liturgie slave orientale a connu une large diffusion. En Bohême cependant, la propagaude intense des prêtres francs a été un obstacle à son introduction. Elle a dû pourtant y pénétrer. Bořivoj, que nous avons rappelé plus haut, a bâti le premier sanctuaire chrétien de Bohême à Levy-Hradec. Tant lui que sa femme, Ludmila, et ses fils et successeurs Spytihněv (895—905) et Vratislav (905—921) manifestèrent une certaine sympathie pour l'église d'Orient et pour la culture byzantine. Les traditions grecques se maintinrent en Bohême, quoique l'orientation vers l'Occident et surtout vers l'Allemagne fût presque obligatoire, car elle était déterminée par l'invasion des Hongrois en Pannonie à la fin du IX-e siècle. Bien qu'il soit difficile d'admettre, ainsi que le soutient Hilferding (*Hus, jeho poměr k pravoslávě cirkvi*, trad. du russe, Prague 1871) que l'église orthodoxe ait continué d'exister en Bohême, à côté de l'église officielle jusqu'au XV-e s., il est cependant certain que la tradition grecque a été assez puissante pour entretenir l'esprit d'opposition contre la curie romaine et pour favoriser le développement des hérésies (cf. Ernest Denis, *ouvr. cit.*, p. 6). Au monastère de Sázava, la messe slave a continué à être célébrée jusqu'à l'époque de Spytihněv II (1055—1061), qui renvoya les prêtres slaves de Sázava. Ils se réfugièrent en Hongrie, d'où ils revinrent sous Vratislav II (1061—1092), qui, en 1079 (Fr. Wollmann, *ouvr. cit.*, p. 14 et Miloš Weingart, *ouvr. cit.*, p. 172, donnent 1080) demanda au pape Grégoire VII de permettre que l'on officiât la messe slave. Mais le fils de Vratislav, Břetislav II (1092—1100) remplaça en 1097 les moines slaves de Sázava par des bénédictins, mettant ainsi fin à la messe slave en Tchéquie et ouvrant largement à la Bohême l'accès à la culture occidentale.

Plus loin, Mr. Nišcov cherche à établir si les éléments de la culture byzantine ont eu une certaine influence sur l'esprit tchèque de cette époque et de plus tard. Parmi les savants tchèques les uns, dont J. Dobrovský et Fr. Palacký au début, ont refusé toute importance à l'époque cyrillo-méthodienne. Dans la deuxième moitié du XIX-e siècle, l'idée cyrillo-méthodienne a pénétré dans deux

domaines : politique et religieux. L'un des chefs du parti liberal, K. Sladkovský (1823—1880) a passé à la religion orthodoxe et la doctrine cyrillo-méthodienne a été inscrite comme un des points essentiels du programme du parti. L'un des hommes politiques tchèques les plus représentatifs du XIX-e siècle, L. Fr. Rieger s'est déclaré en 1878 pour le rite gréco-oriental et pour l'ancien slave d'église. Un mouvement ayant un caractère littéraire a pris naissance à Brno ; c'est là qu'en 1850 (et non en 1848, comme l'affirme Nišcov d'une façon erronée, p. 25 n. 1) prit naissance une société pour la publication des livres religieux : *Dědictví Sv. Cyrila a Methoděje*. (Voyez aussi Emmanuel Masák, *Dějiny dědictví Sv. Cyrila a Methoděje v. Brně* 1850—1930, Brno 1932). Mr. Nišcov aurait pu mentionner qu'en 1882, une banque fut fondée, qui, à la faveur de la tradition, reçut le nom des deux apôtres slaves. (Voyez Ján Tenora, *Padesát let Cyrillo-Methodějské záložny v Brně 1882—1923*, Brno 1932).

Revenant aux premiers temps de l'expansion de la liturgie slave en Bohême, Mr. Nišcov nous donne des indications bibliographiques suffisamment riches (note p. 26) concernant la contribution des savants russes à l'élucidation des diverses questions liées au problème du cyrillo-méthodisme : l'extension et la vulgarisation de la messe slave au XI-e siècle en Tchéquie, les textes littéraires cyrillo-méthodiens d'origine tchèque et l'évolution de la culture tchèque du moyen-âge à la lumière de la tradition cyrillo-méthodienne.

Mr. Nišcov a sans doute raison, quand il fait observer (pp. 26—27) qu'une identification du cyrillo-méthodisme avec le rite orthodoxe, tel que nous le concevons aujourd'hui, serait une confusion. Nous savons qu'avant le schisme définitif de la seconde moitié du XI-e siècle, il n'y avait pas de différences essentielles entre l'Église d'Occident et celle d'Orient. C'est pourquoi la doctrine cyrillo-méthodienne, nous dit Mr. Nišcov, ne s'identifie pas avec le rite byzantin et ne s'intègre pas non plus dans la dogmatique de l'Église d'Occident. Il constituerait plutôt une fusion d'éléments de double provenance. Mais Mr. Nišcov aurait aussi dû éclairer le point suivant : les deux apôtres slaves auraient-ils introduit éventuellement le rituel romain ? (cf. Fr. Wollmann, *ouvr. cit.*, p. 14). Pour expliquer la position intermédiaire des apôtres slaves envers Rome et Byzance, ainsi que l'originalité de leur théologie, Mr. Nišcov aurait pu se servir entre autres, des études de Fr. Dvorník (*Les Slaves, Byzance et Rome au IX-e siècle*, Paris 1926 et *Les légendes de Constantin et Méthode vues de Byzance*, *Byzantinoslavica Supplementa*, I, Prague 1933) qu'il connaît et qu'il utilise et auxquelles il aurait dû ajouter la belle étude de Fr. Grivec (*Originalnost Sv. Cyrila i Metode, Jugoslovenski istoriski časopis*, I, sveska 1—2, Ljubljana-Zagreb-Beograd 1935, pp. 52—75) avec un résumé en russe (et aussi pp. 121—128, le compte rendu du même auteur au sujet du second des livres sus-mentionnés de Fr. Dvorník).

Les éléments lexicologiques de l'ancienne langue slave ecclésiastique, maintenus dans l'ancienne langue tchèque sont des indices qui renvoient à une vieille influence orientale. Ainsi le vers „*Ty spase všeho mira*” (*mir* = *svět* = monde), le mot *zizu* dans l'acception de vie (tchèque *život*), *blahoslavený* = „bénin” au lieu de *dolůčlený* (Nišcov pp. 26—28). En ce qui concerne l'ancien chant religieux : *Hospodine, pomiluj ny* ? (chez Nišcov p. 27 : mais à tort) à cause de certaines expressions archaïques (par ex. *pomiluj ny* au lieu de *smiluj se nad námi*) et de sa mélodie, on a cru en pouvoir fixer l'origine à l'époque cyrillo-méthodienne ; Cf. Zdeněk Nejedlý, *Dějiny předhusitského zpěvu v Čechách*, Prague 1904.

a montré qu'il ne date que du XII-e siècle. (Voyez H. Jellinek, *ouvr. cit.*, p. 11 et M. Weingart, *ouvr. cit.*, p. 173), Roman Jakobson, *Nejstarší české písně duchovní*, Praha 1929, affirme que l'hymne religieux *Hospodine, pomiluj ny!* a paru au plus tard à la fin du XI-e siècle et a gardé des termes de l'ancien slave d'église : *pomiluj, spase, mir*. Dans son compte rendu du livre du professeur Jakobson dans *Časopis Matice Moravské*, Ročník LV, sešit 1—2, V. Brně 1931 p. 213, Bohuslav Havránek se demande si la langue de ce chant a été originairement l'ancien slave ecclésiastique en rédaction tchèque ou la langue tchèque avec des traces d'ancien slave d'église. Havránek incline à croire que, probablement à l'origine, la langue de ce chant a été l'ancien slave. Aux exemples précédemment cités de traces de la langue slave d'église dans l'ancienne langue tchèque, que nous reproduisons d'après Mr. Nišcov, nous pouvons ajouter d'autres mots ou expressions de la même provenance, tels que : čas (hora), pokloniti se (adorare), proslaviti, rozpieti na kříži (crucifigere), rozputie, reličiti (magnificare) vzdáti chválu (gratias agere), zákonník, zořčítiti (vetare), etc. (Voyez aussi W. Vondrak, *Die Spuren der altkirchenslavischen Evangelienübersetzung in der altböhmisches Literatur*, Wien 1893).

Vers la fin de son étude, Mr. Nišcov s'occupe de l'important épisode de l'histoire tchèque de la fin du X-e siècle, représenté par l'époque de Saint Václav, considéré comme le représentant de la culture orientale en Bohême. En 921, à la mort de Vratislav, sa femme Drahomira prit les rênes du gouvernement. La régence de Drahomira cessa en 922 (ou peut-être entre 923—924. Cf. Václav Novotný, *ouvr. cit.*, p. 28) et le pouvoir revint à son fils Václav. Il avait été élevé par sa grand-mère Ludmila, dans son exil de Budeč, dans la piété et l'ascétisme et initié de bonne heure à l'étude des livres saints slaves, grecs et latins. Les prêtres et les érudits de l'entourage de Ludmila, dont l'orientation spirituelle dépendait de l'église de Méthode, arrachèrent Václav à l'influence de sa mère Drahomira et à celle de son frère Boreslav. Idéaliste, prédisposé plutôt à la prière qu'aux faits d'armes, croyant en Dieu et bâtissant des églises, sortant du Conseil lorsqu'on devait prononcer une condamnation à mort, simple dans sa vie quotidienne, Václav était un étranger pour le milieu tchèque de cette époque. (Nišcov, p. 38). Sa mère, Drahomira (qui n'était pas païenne comme l'insinue Nišcov, p. 29, mais avait été attirée par le christianisme (Cf. Novotný, *ouvr. cit.*, p. 28), après avoir supprimé, en 921, la vieille Ludmila, poussa Boreslav à tuer Václav. En 929, à l'occasion de la consécration d'une église dans les environs de Prague, Václav fut assassiné et Boleslav se proclama roi. Nišcov (p. 32) admet que la soif de régner de Boleslav ne fut pas la seule cause du fratricide. Des éléments de culture d'origine orientale, y contribuèrent aussi; l'équilibre étant rompu, le sacrifice de Václav était nécessaire à son rétablissement. Il nous est permis de croire que ce meurtre était aussi dû aux intrigues des cercles païens de Bohême, qui ont cherché à se servir en leur faveur de l'ambition de Boleslav et ont su provoquer la suppression de leur grand ennemi, le pieux Václav. La tragédie qui se joua en Bohême à la fin du X-e siècle, a donné naissance à plusieurs légendes au sein du peuple tchèque (cf. Nišcov, p. 31, note 2). L'esprit de Václav a pénétré toutes les manifestations spirituelles de la nation tchèque et son souvenir s'est perpétué par la musique, la littérature et les arts plastiques. Il a toujours été, dans les jours de joie et de tristesse, l'appui des Tchèques, celui auquel ils ont demandé conseil et chez lequel ils ont trouvé un refuge.

Sa vie a été, avant le bannissement des moines slaves du monastère de Sázava, une nouvelle manifestation de la glorieuse tradition cyrillo-méthodienne.

C'est ici que s'arrête l'intéressante étude de Mr. Traian Ionescu Nişcov. Nous mettons fin nous aussi à ce long compte rendu, en nous arrêtant encore un moment sur quelques petites lacunes que nous avons signalées en certains endroits. Nous reprochons d'abord à Mr. Nişcov de ne pas avoir étudié parmi d'autres questions liées au problème cyrillo-méthodien, les causes de l'incapacité du slave d'église à devenir la langue de la cour et plus tard la langue littéraire tchéco-morave, et de s'être limité au domaine liturgique. Il aurait trouvé d'intéressantes suggestions pour de pareilles recherches chez H. Weingart, *ouvr. cit.*, p. 172 et suiv. De même, en suivant la tradition orientale du cyrillo-méthodisme, l'auteur a négligé de mentionner le monastère slave fondé en 1347 à Emaus. C'est ici que des moines glagolitiques croates, successeurs des disciples de Constantin et Méthode, réfugiés autrefois en Croatie, vinrent officier la messe slave. Il semble que par la fondation du monastère glagolitique d'Emaus, Charles IV ait poursuivi, dans le sens de la politique du pape Clément VI, la création d'une institution qui pût déterminer les Serbes à s'unir avec Rome. Cela ressort du document de 1355 du tsar serbe Etienne Dušan. (Cf. Mito Kostić, *Zašto je osnovan slovensko-glagoljaški manastir Emaus u Pragu*, *Glasnik Škopskog učnog društva*, sv. II, Skoplje 1926.

Mais peut être que cette question, ainsi que tant d'autres, que d'ailleurs Mr. Nişcov mentionne dans son étude, l'auraient entraîné à donner un trop grand développement à son travail. N'oublions pas que son ouvrage a été primitivement conçu comme une conférence, qui, par la force des choses doit s'imposer une sévère délimitation du cadre et des problèmes traités.

Pour finir, nous nous permettons de relever quelques petites erreurs de méthode ou d'imprimerie et quelques lacunes bibliographiques. Ainsi Pričina est écrit à tort *Pribyna* (p. 10, 14) ; à la p. 17, n. 1 l'auteur cite M. Weingart *ouvr. cit.*, pp. 23—24, sans que nous puissions savoir de quelle oeuvre du regretté prof. Miloš Weingart s'agit-il, car il a mentionné plus haut tant *Slovenská vzdajemnost*, Bratislava 1926, que *Rukovět jazyka staroslověnskeho*, I, Praha 1937. Nous signalons de même à la p. 18 n. 3, quelques fautes d'imprimerie dans l'étude polonaise de Władisław Szczepniak (*Obrządec* au lieu de *Obrzęd*, *dżujopisarstwa* au lieu de *dziciepisarstwa*, *w Polsce* au lieu de *w Polsce*). A la page 19, la note 2 a été omise dans le texte, quoiqu'elle figure au bas de la page. A la page 22, n. 1, nous relevons de même quelques erreurs : *s husistvum* au lieu de *s husitstvím* dans l'étude de H. Richter et *Husiství* au lieu de *Husitství* dans l'étude Fr. Snoupek. A la p. 26 l'auteur affirme que „dès le début du XI-e siècle”, tant la liturgie que l'ancienne langue ecclésiastique slaves n'ont eu aucune influence sur la culture tchèque. Nous croyons que c'est une confusion et que l'on doit lire : „dès la fin du XI-e siècle”. A la page 26—27 n. 1, on abrège *Časopis Katolického duchovenstva* en *Časak. duch.*, abréviation dont on ne saurait préciser exactement le sens. A la page 29 n. 2, le nom de l'historien russe émigré A. Florovskij et mal transcrit en Florovschí. A la page 31 n. 1, on cite de façon fort inattendue : J. Pekař, Svatý Václav, o. c., les notes 117 et de même p. 24 n. 1.

En dehors de quelques noms propres tchèques imprimés d'une façon erronée (*Štloukal* au lieu de *Stloukal*), je note encore une inadvertance entre le schéma



généalogique de la p. 28 où Václav commence à régner en 924, tandis que dans le texte de la même page on donne 922 (= „l'année qui a suivi 921”).

Nous ajoutons encore qu'à la bibliographie concernant les deux apôtres slaves, il aurait fallu rappeler entre autres la précieuse étude de I. Ohienko, *Kostjantyn i Metodij*, č. II, Varsovie 1928; A. Teodorov-Balan, *Kiril i Metodij*, I—II, Sophia 1934; V. Bil'basov, *Kirilo i Metodij*, I—II, Petrograd 1871; D. Matov, *Životopisna Sv. Klimenta*, Plovdiv 1896; N. L. Tunicki, *Materialy dlja istorii, žizni i dejatel'nosti učениkov Svv. Kirila i Metodija*, Sergijev-Posad 1918; Lavrov, *Kyrylo ta Metodij*, Kyjev 1928. L'étude de Jan Stanislav, *Slovienska liturgia na Slovensku a sídlo Metodovo a Gorazdovo* dans *Časopis Slovenskej učnej spoločnosti* (Acta eruditae Societatis Slovacaе) III, Historica slovaca I—II, Bratislava 1940—41, pp. 5—43, aurait aussi dû être prise en considération.

Pour la bibliographie concernant St. Václav, l'on pouvait encore mentionner les études de J. Slavík, *Svatý Václav a slovanské legendy* dans *Sborník prací věnovaných Pavlu Nikolajeviči Miljukovi* 1859—1929, Praha 1929, p. 137—157 et Joseph Vašica *De Sancto Venceslao in documentis litterarum palaeoslovenicis, Acta conventus Pragensis pro studiis orientalibus anno MCMXXXIX celebrati*, Olomontii 1930, p. 39—59. Mr. Nišcov connaît l'étude de Vašica, parue sous le même titre en tchèque, *Sv. Václav v památkách církevněslovanských* dans Hlidka, 1919.

Nous devons cependant souligner encore une fois l'importance de la contribution de Mr. Tr. Ionescu Nišcov. Les observations et les annotations faites au cours de ce compte rendu, ne diminuent en rien le mérite d'un ouvrage bien écrit et sérieusement documenté.

Dr. Mihail P. Dan

P. MUTAFČIEV, *Istorijska na bŭlgarski narod*, tome I, Sofia 1943, 393 pp. in 12°.

Aux côtés de Drinov et de Zlatarski, feu Mutafčiev peut être considéré comme un des représentants les plus en vue de la science historique bulgare. Quelques mois avant sa mort il a fait paraître le premier volume d'une „Histoire du peuple bulgare”. Destiné au grand public, cet ouvrage qui devait embrasser l'histoire bulgare jusqu'à nos jours, n'a pas la prétention de remplacer l'„Histoire de l'état bulgare au moyen-âge” de Zlatarski, véritable mine de renseignements et fondement de toute recherche ultérieure. Mutafčiev a expliqué lui-même dans sa préface le but qu'il s'est proposé. „Il est probable, dit-il, que ce livre n'aurait pas vu le jour, n'était l'époque inquiète que nous traversons, avec les dures épreuves qu'elle apporte pour notre peuple. Je sentais que je devais l'écrire pour la seule raison qu'aujourd'hui chacun a le devoir de donner à la communauté ce qu'il est en état de donner” (p. VII). Aussi l'ouvrage n'est-il pas accompagné de notes et ne donne qu'une bibliographie sommaire à la fin de chaque chapitre. „Pour ne pas surcharger mon livre de détails qui pourraient fatiguer l'attention du lecteur, j'en ai pu non plus expliquer pourquoi dans plusieurs questions je soutiens un point de vue différent de celui qui passe pour généralement établi. Au sujet de certaines de ces questions j'ai déjà exprimé ailleurs mes arguments; pour d'autres, j'espère avoir la possibilité de le faire plus tard” (p. VIII).

Ce premier volume embrasse l'histoire bulgare jusqu'aux conquêtes de Basile le Bulgaroctone (1018). Il contient douze chapitres. Le premier (pp. 1—50) constitue une introduction à l'histoire bulgare proprement dite; il y est question